

Spectacle

Nicolas Bouchaud, enquêteur au cœur des ténèbres

Le grand comédien français joue au Théâtre de Vidy «Un vivant qui passe», d'après le documentaire de Claude Lanzmann. Il restitue avec subtilité les ombres du jeune docteur suisse Maurice Rossel, délégué du CICR piégé par les nazis en juin 1944 à Theresienstadt

Alexandre Demidoff
@alexandredmoff

«Mais vous n'avez rien vu de Theresienstadt...», prononce Frédéric Noaille, superbe de fougue tempérée dans la peau du cinéaste enquêteur Claude Lanzmann. Comme un grand oiseau sur son rocher frappé par une rafale, Nicolas Bouchaud chancelle alors, mais ne chute pas. Au Théâtre de la Bastille, à Paris en décembre et au Théâtre de Vidy dès le 18 janvier, il joue le docteur Maurice Rossel, ce délégué suisse du CICR qui, le 23 juin 1944, a visité Theresienstadt, «ghetto modèle», comme l'avaient qualifié Heinrich Himmler et ses affidés, à une soixantaine de kilomètres de Prague.

Il tangué, donc, dans les derniers lacets du *Vivant qui passe*, sous le choc de la sentence. Mais il ne se démonte pas. Trente-cinq ans après les faits, en cet après-midi de 1979, il n'exprime aucun regret devant la caméra de son hôte, aucun remords. Et c'est bien là le mystère de ce médecin, père de famille irréprochable, humaniste, dirait-on même.

Ravauteur de mémoire

Pourquoi n'a-t-il pas vu l'abject? Comment a-t-il pu écrire, dans le rapport qui a suivi ces huit heures passées dans une enceinte irrespirable, qu'il avait découvert «une ville de province presque normale»? Pourquoi le CICR a-t-il confié à un si jeune homme – 27 ans à l'époque – cette responsabilité? Telles sont les questions qui ont obsédé Nicolas Bouchaud et ses complices, Véronique Timsit et Eric Didry – qui signe la mise en scène.

L'aveuglement de l'émissaire avait d'abord choqué Claude Lanzmann, ce ravauteur de mémoire blessée qui a confronté, dans son inoubliable *Shoah*, les témoignages des rescapés des camps de la mort et des bourreaux. Il avait tenté à plusieurs reprises de rencontrer Maurice Rossel, qui avait esquivé. Jusqu'à ce jour de 1979 où il sonne à sa porte, dans son village bernois de Tramelan, après l'avoir appelé pour s'assurer de sa présence.

Cette ruse – qui ne figure ni dans le film ni dans le livre (*Un vivant qui passe*, Folio), qu'il tirera de cette rencontre – ouvre ce spectacle jamais manichéen, jamais péremptoire – c'est sa grâce – toujours captivant, qui oblige spectateurs et spectatrices à s'aventurer sans boussole sur les sentiers de la conscience.

Le simulacre des nazis

Qu'aurions-nous vu, nous, à Theresienstadt, en cet été 1944? Un kiosque à musique où jouait un orchestre, une synagogue, mais oui, une banque, de longues rues propres où passaient des juifs plutôt bien habillés, «zazous», dira même Rossel, et presque replets. Mais l'épouvante de la vérité, celle que les nazis avaient maquillée en comédie hallucinante, aurait sans doute échappé à beaucoup.

Le comble du cynisme au fond et un spectacle en bonne et due forme, pour faire croire à la communauté internationale que le régime hitlérien ne traitait pas dans ses camps les juifs de manière aussi monstrueuse que des témoins l'avaient rapporté. Evadés d'Auschwitz, Rudolf Vrba et Alfred Wetzler décrivaient à la même époque comment Theresienstadt pouvait y conduire.

Dans le film qu'il tourne en 1979 et qui sera diffusé sur Arte en 1997, Claude Lanzmann a ces mots, dans le bureau de Maurice Rossel: «Mais la vérité, c'est qu'avant la visite de la Croix-Rouge, près de 100 000 juifs qui étaient passés par Theresienstadt ont été déportés à Auschwitz et à Treblinka, où ils sont morts, et après la visite également.»

Calé dans son fauteuil Voltaire vert olive, Maurice Rossel avait avoué, juste avant cette mise au point, avoir été gêné par l'attitude de ces «Israélites», des juifs privilégiés et nantis, comme il dit, des «Prominenten» qui, par leur passé militaire en Allemagne, leur position sociale, leur fortune avaient droit à un enfer adouci – à peine à vrai dire – avant d'être envoyés à la mort. A l'automne de sa vie, il leur reproche toujours de ne l'avoir pas alerté, un signe aurait suffi, appuie-t-il.

L'aveuglement du messager

Acculé, mais toujours droit sur les planches, Nicolas Bouchaud est magistral d'ambivalence dans sa défense benoîte: «J'ai photographié tout ce que j'ai voulu [...]. Eh bien, j'ai photographié beaucoup, mais le climat était faussé par cette impression de ces Israélites qui se considéraient, eux aussi, vous me comprenez, comme des *Prominenten*, c'est le mot qu'on aimait beaucoup dans ce temps-là, enfin comme des privilégiés, et qui

«Le personnage de Rossel n'est pas clair, c'est ce qui le rend intéressant et ce qui m'a donné envie de me mettre à sa place»

n'avaient pas du tout envie de risquer d'être déportés parce qu'ils auraient, ils se seraient permis une allusion, enfin, une remarque, ou le passage d'un papier ou d'un rapport [...].»

Qu'apporte le théâtre à cette page d'histoire? Une focale plus complexe. Là où Claude Lanzmann privilégiait le plan serré, mettant en scène un face-à-face qui est celui du juge devant le prévenu, Eric Didry opte pour le champ large, c'est-à-dire pour une zone de turbulence morale qui nous inclut. Devant nous, Nicolas Bouchaud est cet homme debout, agrippé au garde-fou d'un protocole ancien, à sa perspective d'antan, réfutant tout *mea culpa*.

Il s'enlise dans son irréductible cécité, qui est aussi sa tragique vulnérabilité. Sur cet échiquier, Frédéric Noaille avance ses pions, masquant l'attaque, cet instant où il confrontera le messager du CICR à son compte rendu de l'époque «presque rose». A main droite, sur la paroi, la bibliothèque et l'intérieur de Rossel sont peints et ce trompe-l'œil fait écho à un autre, funeste et odieux, celui qui, à Theresienstadt, a abusé le visiteur.

«Un vivant qui passe». C'est l'expression même de Maurice Rossel devant Claude Lanzmann. A Auschwitz, où il s'est rendu, seul et de sa propre initiative à l'automne 1944, il ne voit ni les lueurs ni les fumées des fours crématoires, mais il est choqué par l'extrême maigreur d'un cortège de détenus, des spectres dont seuls les yeux vivaient. «Ces gens vous observent avec une intensité incroyable, au point de se dire: «Bien, en voilà un qui vient, quoi? Un vivant qui passe», n'est-ce pas et qui n'était pas un SS.»

A un moment, Nicolas Bouchaud et Frédéric Noaille sortent du cadre. Ils ressusitent, le temps d'un numéro de cabaret, ces chanteurs-musiciens juifs qui, dans le glacis sans fin des camps, offraient comme un abri à leurs camarades. L'asile bouleversé d'une chanson. Le souffle des vivants, quand les barbares œuvrent. ■

«Un vivant qui passe», Théâtre de Vidy, Lausanne, du 18 au 22 janvier.



Dans «Un vivant qui passe», Nicolas Bouchaud incarne le médecin genevois Maurice Rossel, témoin aveugle des camps d'extermination nazis. (Jean-Louis Fernandez)

«Maurice Rossel s'est fait photographeur comme un touriste dans le ghetto modèle»

Nicolas Bouchaud raconte comment il s'est glissé dans les habits d'un personnage confiné dans une tragique neutralité

Pourquoi Maurice Rossel, pas suspect de sympathie pour les nazis, n'a-t-il pas vu «au-delà des apparences», cet «au-delà» qui était sa mission, selon ses propres termes? C'est taraboué par cette question qu'on retrouve Nicolas Bouchaud, le lendemain matin d'une représentation, chez lui, au dernier étage d'un immeuble parisien. La lumière emporte dans sa danse un salon et une bibliothèque en enfilade. Dans la cuisine, une cafetière italienne siffle. L'artiste n'a pas de réponse, mais des hypothèses. L'adaptation du film qu'il cosigne avec ses amis Eric Didry et Véronique Timsit le soumet au public.

«J'ai vu le documentaire en 1997 sur Arte et j'avais été marqué par la façon dont Claude Lanzmann construit cette confrontation et par le personnage de Rossel. Il n'est pas clair, c'est ce qui le rend intéressant et ce qui m'a donné envie de me mettre à sa place. Il a été dupé à Theresienstadt, il l'a su après, bien sûr, il a vécu, on peut le supposer, avec une culpabilité, mais il ne l'exprime pas en 1979 et il ne parle jamais de cette période à ses enfants. Ce qui est troublant, c'est qu'il n'a pas de regard rétrospectif.»

«Il ne sent pas leur terreur»

Pour approfondir le sujet, Nicolas Bouchaud, Eric Didry et Véronique Timsit visionnent tous les rushes. Et greffent sur leur scénario des éléments écartés par Claude

Lanzmann. «Maurice Rossel évoque deux réalités qui ont dues influencer sa perception. L'une est politique, l'autre personnelle. Il rappelle d'une part que, dans la Suisse de l'époque, la menace communiste pèse davantage que la menace nazie. Il se présente d'autre part comme petit-fils d'ouvrier. Ce double conditionnement peut expliquer qu'il ne voie pas le caractère forcé de la conduite des juifs qu'il rencontre à Theresienstadt, notamment le docteur Paul Eppstein, présenté comme le maire de la communauté. Il les considère comme hautains, il insiste sur leur argent, parce qu'il est pétri de préjugés. Il ne sent pas leur terreur. S'ils ne jouaient pas cette comédie, ils étaient exécutés.»

Spéculation sur une conduite, bien sûr, mais plausible. Tout comme l'idée que Maurice Rossel était un rouage, parmi des millions d'autres, d'une machinerie bureaucratique qui produit une forme d'indifférence. Un salaud, alors? «Non, mais un homme berné, qui ne peut

pas voir parce qu'il a des œillères et dont le rapport reflète aussi les errements du CICR pendant la guerre. Il se fait photographeur à Theresienstadt comme un touriste. Son indifférence a ses ressorts. S'y intéresser, c'est mettre à nu les mécanismes de nos indifférences à nous.»

Attablé devant son café, Nicolas Bouchaud dit qu'il travaille sur du chaos et défile devant nous les arpenteurs qu'il a incarnés ces dernières années, lui le comédien de troupe. Dans *La Loi du marcheur*, d'après des textes du critique Serge Daney, il épluchait le monde avec les lunettes du cinéophile. Dans *Maitres anciens* de Thomas Bernhard, il était ce misanthrope qui envoyait valdinguer Beethoven, les artistes canonisés, toutes les breloques de la renommée pour que les œuvres agissent, au-delà des dithyrambes obligés. Tout son métier d'immense interprète serait peut-être là: tenir la torche dans la caverne de nos myopies. Noblesse de l'éclaircieur. On le suit, pas à pas. ■ A. Df